

L'apprentissage de Saint-Denys Garneau

Philippe Haeck

Volume 13, numéro 1 (37), automne 1987

Suzanne Lamy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200689ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200689ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haeck, P. (1987). L'apprentissage de Saint-Denys Garneau. *Voix et Images*, 13(1), 115–122. <https://doi.org/10.7202/200689ar>

L'apprentissage de Saint-Denys Garneau

par Philippe Haeck, Collège de Maisonneuve

*Un homme n'est entier que lorsqu'il
tient compte de son ombre aussi
bien que de lui-même — et qu'est-ce
que l'ombre d'un homme sinon son
étonnement surgi?*

Djuna Barnes, *le Bois de la nuit*

Vie d'artiste

Hector de Saint-Denys Garneau appartient à une famille où les lettres comptent: l'arrière-grand-père, François-Xavier Garneau est l'auteur d'une *Histoire du Canada* qui lui a valu la célébrité, le grand-père Alfred Garneau a commis des poèmes que son fils Hector réunit après sa mort, le cousin et ami Maurice Hébert publie des livres de critique littéraire (sa fille Anne écrit des poèmes qu'elle commence à publier dans diverses revues à partir de 1939). Garneau est né à Montréal le 13 juin 1912, il est mort à Sainte-Catherine de Fossambault où *une bell' maison de pierre* lui servait de *repaire* (Oeuvres, p. 180)¹ le 24 octobre 1943 d'une crise cardiaque. Entre ce commencement et cette fin il a été un enfant, un grand adolescent plein d'humour, souvent malade, qui ne trouvait de sens à sa vie qu'à devenir poète, il a étudié dans des collèges dirigés par les Jésuites quand sa santé le lui permettait — il aimait bien la géométrie et la philosophie. Il n'a jamais travaillé pour gagner sa vie ne voyant pas à quoi il s'occuperait, a souffert d'être aux crochets de ses parents — un père comptable et une mère fortunée —; la maladie, l'analyse — il tient un journal, écrit de nombreuses lettres —, l'art — il écrit des poèmes, peint des toiles, passe de nombreuses heures à écouter des concerts à la radio ou des disques —, l'occupent presque totalement. Ses autres activités sont simples: faire l'amour avec des femmes faciles la plupart du temps, se saouler avec des amis ou seul, monter des pièces comiques l'été à la campagne et y jouer, regarder les enfants de sa soeur, s'occuper des fleurs autour de la maison, aller chez les Trappistes à Oka. Il ne publie qu'un livre, une *plaquette de poèmes* (Oeuvres, p. 946) intitulé *Regards et jeux dans l'espace* en mars 1937 à compte d'auteur. Puis vite après un voyage désastreux en Europe, avec comme seule éclaircie la cathédrale de Chartres, c'est la fin; les *prochains livres* (Oeuvres, p. 946) auxquels il pense disparaissent, il ne veut plus écrire:

1 Les références tirées des *Oeuvres* (Presses de l'Université de Montréal, 1971, 1 320 p.) et des *Lettres à ses amis* (HMH, 1967, 489 p.) seront indiquées après la citation entre parenthèses (Oeuvres, p.) ou (Lettres, p.).

Je n'ai pas de raison pour parler, et je n'écrirai pas tant que je ne serai pas sûr de moi. Et comme de plus en plus mes raisons d'écrire, c'est-à-dire de m'exprimer, me paraissent douteuses, en raison de l'insignifiance et arbitraire de l'être à exprimer, je n'écrirai probablement jamais (Lettres, p. 382).

Les dernières années sont des années de grande solitude, d'effroi, d'incapacité de vivre dans le monde, avec le monde — *Ne venez pas me voir (Lettres, p. 489)* écrit-il à ses amis, deux mois avant sa mort. Après sa mort ces amis publieront son oeuvre: les *Poésies complètes* en 1949, le *Journal* en 1954, les *Lettres à ses amis* en 1967; en 1971 Benoît Lacroix et Jacques Brault donnent une édition critique de ses *Oeuvres*.

Une affaire canadienne

Dans une lettre du 22 septembre 1931 à René Garneau, Alfred desRochers écrit: *Une littérature nationale doit correspondre à des réalités intimes et profondes dans l'âme de ceux qui composent la nation. Présentement, ce n'est pas le cas pour nous, et nous trouvons là la cause première du manque de confiance que nous avons les uns dans les autres*²; dans une lettre du 29 octobre: *La voici, la fauve capitale pour l'écrivain canadien, la recherche des nuances. Nous sommes une race qui n'a pas encore de nuances: la couleur crue est encore notre critère. (...) J'attribue le succès d'À l'ombre de l'Orford à l'emploi de couleurs brutes, sans nuances*³. Garneau avait écrit à son ami André Laurendeau en juillet 1931: *Un cousin m'a donné À l'ombre de l'Orford. J'en ai lu plusieurs pièces. C'est extrêmement savoureux; la seule poésie vraiment canadienne que j'aie lue. C'est une âme trempée au pays et qui le dit profondément en se disant (Oeuvres, p. 910).*

Garneau n'écrira pas comme DesRochers, pourtant il sera aussi canadien que lui. DesRochers et Garneau, les deux parts de notre héritage: d'un côté le journaliste qui aime la chair et le pays, de l'autre le jeune homme qui aime l'art et l'analyse; l'un lit Melville, l'autre Dostoïevski. Si DesRochers est canadien par le contenu, on reconnaît nos paysages, des mots qui ne sont qu'à nous, Garneau l'est par l'esprit, on reconnaît notre façon de jongler avec les idées, héritée du thomisme. Le thomisme est un héritage canadien que les intellectuels incroyants ont voulu effacer peut-être trop rapidement. On ne peut comprendre l'écriture de Garneau si on ne sait pas quel appétit de clarté analytique cette philosophie lui avait enseigné. Ce qu'il y a de moderne dans les poèmes de Garneau c'est justement cette clarté qui brise le cou à tout épanchement romantique complaisant; Garneau au milieu de sa détresse, de sa souffrance, veut voir clair: *Et ma douleur même et cette soif se désagrègent / Et me voilà dans*

2 Alfred DesRochers, René Garneau, «Six lettres 1930 à 1932», *Écrits du Canada français*, no 59, 1987, p. 168.

3 *Ibid.*, p. 181.

une grande chambre vide / Condensant quelques phrases d'un livre (Oeuvres, p. 159), ou encore: Nous allons détacher nos membres et les mettre en rang pour en faire un inventaire / Afin de voir ce qui manque / De trouver le joint qui ne va pas / Car il est impossible de recevoir assis tranquillement la mort grandissante (Oeuvres, p. 177).

Garneau est celui par qui la nuance apparaît. Après le lyrisme savant de Nelligan ou fade de ceux qui l'entouraient, les couleurs crues de DesRochers ou convenues des régionalistes, il apporte l'analyse psychologique fine, le contraire du simplisme des caractères proposés dans les romans faciles. C'est par la puissance de sa réflexion que Garneau est moderne: cette réflexion domine sa quête de beauté et de vérité, son existence de malade, son sentiment d'impuissance. Cette puissance vient de ce que sa raison ne s'exerce pas à vide mais toujours à partir de sa vie: il est le territoire qu'il ne cesse d'explorer, tout ce qu'il lit, entend, voit, fait, doit passer à travers lui avant qu'il commence à en parler, à vouloir comprendre. Garneau n'écrira jamais rien de savoureux (je ne tiens pas compte des *juvenilia*), il donne seulement à arpenter sa chambre vide, son cauchemar éveillé. DesRochers est savoureux: il a la peau américaine; Garneau va à l'os, à l'inconscient, il est parent de Kafka, il livre les pièces d'un procès.

Penser la mort

À vingt ans parce que j'étais un catholique que ni blessure ni doute n'avaient entamé, je n'aimais pas Garneau. À trente ans c'était déjà une autre histoire. Je ne pourrais souscrire au propos de l'ami Joseph Bonenfant:

Notre littérature suit désormais ce courant [celui des «mondialistes» «qui disent que notre problème d'identité n'existe plus»], amorcé au cours des années 70, avec des oeuvres décrochées de nos bibittes à la Laure Conan, à la Saint-Denys Garneau, à la Félix-Antoine Savard, je veux dire de nos problèmes métaphysiques, de notre intériorité dans ce qu'elle eut de maladif, de notre lyrisme du malheur et du né pour un petit pain. La libération a eu lieu ⁴.

La libération n'a pas eu lieu; nous savons de moins en moins qui est moi aujourd'hui, qui est nous aujourd'hui. La libération n'a eu lieu qu'économiquement — les Québécois francophones ayant de plus en plus accès à un enseignement post-secondaire depuis la création des cégeps en 1967 ont de meilleurs salaires —, métaphysiquement c'est toujours le marasme: Dieu, le sexe, le pays, la mort, rien n'est réglé. Sur chacun de ces sujets Garneau a quelque chose à dire: il n'a à proposer ni nouvelle secte, ni nouvelle thérapie, ni nouveau parti, ni nouveau divertissement; il n'a que sa parole nue, questionneuse, tremblante. Dieu: *La présence directe de Dieu, il me semble qu'il me serait impossible de la supporter;*

4 Joseph Bonenfant, Andrea Moorhead, *Entre nous la neige*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1986, p. 117.

même l'idée de cette présence me détruit pour ainsi dire (Lettres, p. 478) / *Communion de parti pris, sans la moindre ferveur. Toutefois je ne puis dire que je n'ai pas une certaine confiance lointaine. Et je continue. La lecture spirituelle me donne une certaine paix et repos* (Lettres, p. 481). Le sexe: *Dans un amour pauvre, désordonné (non conforme aux réalités données) le sexe est l'abîme du désespoir, la possession coûte que coûte, dans l'anéantissement, la démission, la déperdition* (Oeuvres, p. 585). Le pays: *Faire des Canadiens français est une notion qui a peut-être cours mais qui n'a aucun sens* (Oeuvres, p. 551). La mort: *Jamais elle ne m'a répugné. Je l'ai toujours considérée comme une libératrice* (Oeuvres, p. 371) / *figure inéluctable, fatale, effroyable et incompréhensible* (Oeuvres, p. 976). Qui lit Garneau apprend sans cesse que rien n'est réglé une fois pour toutes, qu'il y a des moments de paix, de clarté, d'autres de dérèglement, d'obscurité. Nous n'avons pas fini de penser le bonheur et le malheur, de vivre et de mourir. À quarante ans, si nous avons eu la chance d'être sérieusement malade, de sentir que le corps-bolide que nous avions à vingt ans est en train de ralentir, il arrive que nous cherchions un «abri» pour notre «coeur trop mince» et notre «carcasse» (lisez «Mon cher François» — Oeuvres, p. 180 —, voyez comment la mort donne un son de crécelle à la bonne humeur), que nous nous demandions: *Est-ce que la mort serait venue secrètement faire son nid dans nos os mêmes* (Oeuvres, p. 190).

L'étude de la géométrie

je suis un pinneau qui pense (Lettres, p. 48) / *former mon intelligence par une solide étude de la philosophie et surtout des mathématiques* (Lettres, p. 110) / *Je lis un peu d'Edgar Poe et je fais de la géométrie, pour me distraire* (Lettres, p. 112). Les divertissements géométriques de Garneau sont connus: il y a la beauté et la vérité qui nous tirent en haut, le sexe et l'impuissance qui nous tirent en bas; il y a ce manque d'espace pour la danse du corps et le regard des yeux; il y a la terre, sphère toute cadastrée; il y a la «cage d'os»; il y a les lignes de tous ces paysages qui tantôt nous brisent, tantôt nous donnent de l'élan; il y a le jeu de notre ombre — *Elle fait encore sous nos pieds / Un trou menaçant dans la lumière* (Oeuvres, p. 197) —; il y a *le monticule impossible au milieu / D'un pays dérisoire* (Oeuvres, p. 201); il y a tant d'il y a pour dire toujours la même chose: *Où est-ce qu'on reste / Qu'on demeure / Tout est en trous et en morceaux* (Oeuvres, p. 166).

Dans l'Origine de la géométrie Husserl montre comment la plupart du temps, ce que nous apprenons *dans l'enseignement élémentaire de la géométrie et dans ses manuels [...] c'est à savoir manier, à l'intérieur d'une méthodologie rigoureuse, des concepts et des propositions tout prêts*, que nous n'y exerçons pas la réactivation des activités originaires enfermées dans les concepts fondateurs⁵. Ces propos m'amènent à faire l'hypothèse suivante: une des activités originaires enfermées dans les figures géométriques est simplement la place occupée dans un

5 Paris, Presses Universitaires de France, «Épiméthée Essais philosophiques», 1962, p. 195.

espace par mon corps; mon corps est la première figure, à partir de cette figure je mesure la terre et je mesure ma place sur la terre. Commencez-vous à comprendre ces vers:

*Les hymnes n'ont jamais été si pauvres
Que durant cette journée où nous avons cherché
la terre à nous désâmer
Où nous avons tant recherché notre reflet fantôme la terre
Nous n'avons jamais été tant et si mal blessés
Que par ce soleil étranger dans le ciel que nous n'avons
pas créé (Oeuvres, p. 193).*

et joignez ces vers à ceux-ci:

*Voilà qu'ils sont venus avec leur âme du bon Dieu
Voilà qu'ils sont venus avec le matin de leurs yeux
Leurs yeux pour nous se sont ouverts comme une aurore
Voilà que leur amour a tout lavé notre chair
Ils ont fait de toute la terre un jardin pré
Un pré de fleurs pour la visite de la lumière
De fleurs pour la présence de tout le ciel dessus*

*Ils ont bu toute la terre comme une onde
Ils ont mangé toute la terre avec leurs yeux
Ils ont retrouvé toutes les voix que les gens ont perdues
Ils ont recueilli tous les mots qu'on avait foutus (Oeuvres, p. 199).*

Vous avez dans ces deux fragments tout le drame spirituel de Garneau. Comment mesurer la terre quand notre ombre nous engloutit, quand ce premier corps, cette première figure que nous devrions être, nous n'en sentons pas les contours, quand il n'y a rien à la place de moi, quand il n'y a pas de place pour moi. Alors Garneau prie pour qu'ils viennent — Dieu le Père, Jésus-Christ, le Saint-Esprit — balayer l'espace avec leur lumière, remplacer la terre où l'on souffre tant par les voix perdues. Garneau se débarrasse de la terre en la réduisant à des figures géométriques; quand il s'est assez diverti avec ces figures il peut les ranger et écouter le silence: alors c'est l'effroi — l'univers n'a vraiment aucun poids, aucun sens — ou l'hymne — le triomphe de la lumière, la voix retrouvée —. La philosophie et la géométrie de Garneau ne cessent de répéter ce que nous ne voulons pas entendre: la terre c'est la mort; Garneau appartient à ces rares penseurs pour qui la mort est un «quelque chose» impitoyable, impossible à exclure⁶.

6 Franz Rosenzweig, *l'Étoile de la Rédemption*, Paris, Éditions du Seuil, «Esprit», 1982, p. 13.

Du paradis

Trois exemples (il y en aurait beaucoup d'autres): son amour des arbres, son admiration pour Fra Angelico et Charlie Chaplin. Les arbres: *peut-être à cause de la lumière en eux* (Oeuvres, p. 958).

PINS

*Vert duvet
Bleus flocons légers
Contre les feuilles,
Argent vert* (Oeuvres, p. 156).

Fra Angelico: *Qu'est-ce que la robe d'un ange? C'est un habit de transparence, d'immatérialité. Et la robe de la Vierge est une robe de pureté. Cela n'a rien à voir avec la mode juive ou vénitienne, parce que cela a un sens qui les dépasse, qui ne tient pas à une mode passagère* (Lettres, p. 208). Charlie Chaplin:

Il y a un sens de l'eurythmie de la danse, d'un bonheur tendre infiniment poétique et idéal, fort prochain du conte de fées à cause du rêve où les possibles se déroulent en bonheur et toute facilité. Et cette projection du désir en un univers de bonheur, désir qui nous représente notre destination finale, en fait signe (les signes parmi nous), cette danse et ce tendre développement de la vie heureuse, il le mêle en continuité au développement ordinaire de la vie (Lettres, p. 219-220).

Il faudrait citer toute cette analyse pour comprendre comment Garneau a été un spectateur coincé entre *rêve impossible et réalité décevante* au lieu de combiner les deux pôles comme le fait Chaplin; Garneau a pu imaginer au moins une fois que la robe facilement retroussée d'Eve pouvait être la robe de pureté de la Vierge, mais pour lui c'était *la mort à petit feu* — allez lire «Le diable pour ma damnation» (Oeuvres, p. 186-187)⁷. On ne peut pas lire Garneau si on n'est pas croyant⁸. Garneau avec toute sa quête de beauté, ses références chrétiennes, ne peut qu'agacer le lecteur moderne bardé de sociologie marxiste, de philosophie nietzschéenne, de psychanalyse freudienne, qui s'est empressé d'écraser notre passé thomiste, catholique, en l'oubliant. Mais si ce lecteur est vraiment moderne, c'est-à-dire critique, il ne pourra faire autrement que de reconnaître le questionnement incessant de Garneau, sa nudité, sa réactivation de toutes les idées, de tous les objets qui le traversent. La force de son écriture vient de la franchise à coller à l'expérience intime, de là la justesse du ton qui fait si souvent défaut aux

7 Voir la lecture que j'en propose dans *Naissances. De l'écriture québécoise*, Montréal, vlb éditeur, 1979, p. 31-40.

8 J'utilise ici une proposition de Jacques Brault: *On ne peut pas écrire si on n'est pas croyant*. — Robert Melançon, «De la poésie et de quelques circonstances. Entretien avec Jacques Brault», *Voix & images*, no 35, hiver 1987, p. 210.

répétiteurs, aux répétitrices de modes intellectuelles. Contre *l'expérience de la mort* Garneau a joué *l'idée de fluidité* (Oeuvres, p. 958).

Une écriture moderne⁹

Ma grande difficulté à écrire ne me décourage pas. J'y vois une accentuation de sévérité qui m'est bon signe. Je veux une plus grande perfection; et surtout plus de plénitude dans la forme.

Cette sécheresse, cette difficulté vient de ce que je suis à un tournant. Mon style tend à s'abstraire: parce qu'il n'est ni assez fort, ni assez formé, il en reste mort; mais par le travail j'arriverai à lui redonner de l'allure; il est tué par la difficulté qui l'arrête à chaque moment.

Je me dégage du lyrisme facile, coulant, qui s'emporte lui-même: je me dégage des mots (Oeuvres, p. 347).

Ces notes de mars 1935 du *Journal* disent qu'il n'est pas facile d'écrire quand on refuse l'emportement des mots, la rhétorique facile, les figures qui n'ont pas un autre effet que de dire: nous sommes des figures. Je commence à écrire quand je sens que si je veux arriver à quelque chose de fort, il faut que j'en finisse avec le «coulant», que je me plie à un travail sévère pour arriver à une phrase juste, à une syntaxe tendue entre silence et souffle. Garneau invente ici l'arythmie, la brisure, utilise le vers libre et la lettre-analyse; son texte, le premier, n'est plus coulant-harmonieux, s'il en arrive là c'est par ce qui le tue, ce qu'il appelle son mensonge: le vide de son je. Garneau est notre premier écrivain de la dissonance: il a su que le je est une formule vide, le je n'existe pas, ce n'est qu'une forme qu'on travaille, à qui on donne de l'allure, de l'allant. Terrible leçon quand on vit dans une société où les médiocrités s'affichent par leur ignorance, leurs lourdes assurances, leur cruauté à l'égard de qui sent tout d'un coup — c'est l'irruption, l'événement — et à jamais que la terre est sans fond, qu'il n'y a que le tissage infini des formes et des voix. Garneau qui était arrivé seul à cette vérité, au lieu d'en tirer un grand rire embrassant, rabat sur lui la vieille culpabilité: s'il est seul à sentir que son je est vide, que rien ne peut le remplir, c'est qu'il est orgueilleux, que le diable flatte son goût de l'analyse, c'est qu'il est incapable de prier Dieu avec ferveur, qu'il commet le plus grave péché, celui de l'esprit — il est condamné à n'être *qu'une bouche ouverte par la faim* (Oeuvres, p. 202). Garneau nous met de plain-pied dans l'ère du soupçon:

Le temps était bien passé où Proust avait pu oser croire qu'«en poussant son impression aussi loin que le permettrait son pouvoir de pénétration» [il pourrait] «essayer d'aller jusqu'à ce fond extrême où gît la vérité, l'univers réel, notre impression authentique». Chacun savait bien maintenant, instruit par des déceptions successives, qu'il n'y avait

9 Je reprends ici, en le modifiant, le fragment 7 de «la Lettre écarlate» paru dans la *Parole verte*, Montréal, vlb éditeur, 1981, p. 132-133 — j'avais d'abord publié ce texte dans le numéro 83 de la *Nouvelle Barre du jour* en 1979 sous le titre «Pour Saint-Denys Garneau».

pas d'extrême fond. «Notre impression authentique» s'était révélée comme étant à fonds multiples; et ces fonds s'étagaient à l'infini ¹⁰.

Cette écriture moderne faite de figures qui ne s'imposent pas, de condensés qui disent assez tout le vide ambiant, de questions qui demeurent sans réponse, Garneau l'a trouvée à cause d'un entremêlement de lignes d'apprentissage: être né dans un pays sans identité forte, avoir reçu des bribes d'enseignement thomiste, avoir souffert d'une lésion au cœur, avoir lu Pascal, Dostoïevski, Kafka parmi tant d'autres, avoir eu de la difficulté à prier, n'avoir pas connu un amour durable avec une femme, n'avoir pas eu d'indépendance économique, avoir été doué d'une attention analytique.

Une histoire québécoise

La place de Garneau entre la publication du tome premier de l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours de François-Xavier Garneau et la publication de l'édition critique de ses Oeuvres n'est plus aussi grande qu'auparavant. Au Québec entre 1845 et 1971, il y a deux grandes lignées d'écrivains: les paysagistes qui nomment les lieux — je pense à Léo-Paul Desrosiers, Alfred DesRochers, Ringuet, Félix-Antoine Savard, Gabrielle Roy, Jean-Jules Richard, Yves Thériault, Gilles Hénault, Jacques Ferron, Maurice Beaulieu, Gaston Miron, Victor-Lévy Beaulieu —, et les solitaires qui ne se déplacent pas facilement dans le paysage — je pense à Laure Conan, Émile Nelligan, Jean-Aubert Loranger, Saint-Denys Garneau, Rina Lasnier, Anne Hébert, Claude Gauvreau, Roland Giguère, Hubert Aquin, Jacques Brault, Paul Chamberland, Réjean Ducharme —. Ces noms disent bien que le temps où la poésie c'était Nelligan et Garneau, le roman Roy et Thériault, est révolu; Garneau est une voix importante de notre littérature mais ce n'est pas la seule, même s'il est notre premier poète moderne. Ces deux lignées sont notre héritage, ce sont ces voix différentes qui fondent la littérature québécoise d'expression française. Une oeuvre forte tisse toujours deux héritages: un paysage et une langue; l'expérience d'un paysage et l'expression d'une langue amènent chaque individu à se sentir plutôt solidaire ou plutôt solitaire, plus rarement l'un et l'autre également. Mais le solitaire par son langage s'adresse à tous et le solidaire par sa voix différente est unique; la solitude et la solidarité sont deux formes de résistance et de beauté qui exigent chacune à leur façon un monde où la variété et le bonheur soient des réalités communes.

*
* *

¹⁰ Nathalie Sarraute, *l'Ère du soupçon*, Paris, Gallimard, «Idées», 1964, p. 16-17.